Belgeo

Revue belge de géographie

2 | 2013

Excursions et travail de terrain en géographie

La pratique de terrain d'un géographe moderne, Albert Demangeon (1872-1940)

The fieldwork of a modern geographer, Albert Demangeon, (1872-1940)

Denis Wolff

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/10791>

DOI : 10.4000/belgeo.10791

ISSN : 2294-9135

Éditeur :

National Committee of Geography of Belgium, Société Royale Belge de Géographie

Édition imprimée

Date de publication : 16 décembre 2013

ISSN : 1377-2368

Référence électronique

Denis Wolff, « La pratique de terrain d'un géographe moderne, Albert Demangeon (1872-1940) », *Belgeo* [En ligne], 2 | 2013, mis en ligne le 16 décembre 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/10791> ; DOI : 10.4000/belgeo.10791

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Belgeo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

La pratique de terrain d'un géographe moderne, Albert Demangeon (1872-1940)

The fieldwork of a modern geographer, Albert Demangeon, (1872-1940)

Denis Wolff

Introduction

- 1 La question du rapport au terrain est à situer dans une histoire longue de la construction des savoirs géographiques. Il existe au début du dix-neuvième siècle une hiérarchie entre les agents de terrain, explorateurs ou voyageurs de circonstances, et les savants de cabinet, censés recouper et synthétiser les informations des précédents, comme le montre le débat entre Cuvier, biologiste de cabinet, et Humboldt, naturaliste, explorateur et géographe (Besse, 2009 ; Robic, 2009 ; Surun, 2006). En France, au tournant du vingtième siècle, les géographes modernes¹ entendent associer une recherche de terrain (ils s'inspirent en partie des géologues et des botanistes, dont la place est d'ailleurs forte dans les dix premières années des *Annales de géographie*) et un travail de cabinet, que ce soit en bibliothèque ou dans les archives.
- 2 Lors de leur formation et dans leurs premiers travaux, ces géographes modernes n'ont pas le même rapport au terrain selon les générations. Les universitaires de la génération de Vidal de la Blache et de la suivante (Gallois, Camena d'Almeida...) font une thèse d'histoire de la géographie ; ils n'en pratiquent pas moins assidûment le terrain par la suite, comme en attestent entre autres les carnets de Vidal de la Blache (Loi *et al.*, 1988). Les géographes de la troisième génération (Brunhes, Martonne, Demangeon, Blanchard...) sont entraînés d'emblée à aller sur le terrain, suivant notamment les excursions de naturalistes, comme le rappelle Blanchard (1961) dans ses mémoires. Ils rédigent une thèse de géographie à partir de recherches personnelles sur le terrain. Et surtout, en tant que jeunes professeurs, ils instituent la pratique de l'excursion universitaire. Ce sont, comme le dit Lucien Febvre, des "géographes de plein vent". Une citation d'Edouard Ardaillon a été maintes fois reprise : "On attribue à Paul Vidal de la Blache cette réflexion

(...) : 'Avec les livres, on ne fait que de la géographie médiocre, avec les cartes on en fait de la meilleure ; on ne la fait très bonne que sur le terrain'" (Ardaillon, 1901). Et, plusieurs décennies plus tard, Jean Dresch affirme qu'Emmanuel de Martonne "était essentiellement un homme de terrain, un observateur remarquable, à toutes les échelles de terrain. (...) Le terrain était pour lui sa méthode fondamentale. Il se faisait à pied et le carnet à la main, le crayon à la main, le croquis accompagnait constamment la méthode du terrain" (Pinchemel, Tissier, 1979). On connaît aussi la réputation de Jean Brunhes (Musée Albert Kahn, 1993).

- 3 *A contrario*, ceux qui ne peuvent aller sur le terrain le regrettent amèrement. Ainsi Blanchard, chargé de rédiger un volume pour la *Géographie universelle* décrit "un travail écoeurant" : "Il n'était pas question d'aller explorer mon Proche-Orient ; on ne m'offrait pas un sou pour le voyage et moi-même j'étais trop démuné d'argent. Ma besogne consistait à lire tout ce qui avait été écrit sur ma région, en français, en anglais, en allemand, en italien, puis à décrire et expliquer le pays d'après mes lectures" (Blanchard, 1963). Et Jules Sion, qui doit étudier l'Asie des moussons pour la même collection écrit à Albert Demangeon, chargé des Iles Britanniques² : "Veinard qui peut voir les pays dont tu parles !"
- 4 Cependant, on peut s'interroger sur la signification de ce terrain si souvent invoqué. Il recouvre sans doute une forme de distinction par rapport aux disciplines concurrentes (Calbérac, 2007 et 2009). Il répond aussi à un souci de méthode pour la géographie nouvelle. Mais, comme l'écrit Marie-Claire Robic (1996), "si le terrain est valorisé comme l'instance majeure de construction, de transmission et de la validation de la vérité géographique, on connaît assez mal les gestes de métier que cette foi dans le terrain implique."
- 5 Nous voudrions tenter de décrypter ce sens du terrain à travers le cas d'Albert Demangeon (1872-1940) que nous avons étudié dans un travail de thèse (Wolff, 2005). Après l'Ecole normale supérieure et l'agrégation (1895), il devient professeur de lycée dans des villes picardes ; poussé par Vidal dont il a été l'élève à l'ENS, il s'engage dans une thèse sur la Picardie, soutenue en 1905. Enseignant à l'Université de Lille (1904-1911), il entreprend alors de nombreuses excursions en Flandre, aussi bien en France qu'en Belgique... Il entreprend également une monographie sur le Limousin (jamais achevée), ce qui l'amène à voyager maintes fois dans cette région. Enfin, en 1907, il est chargé de rédiger les pages sur les Iles Britanniques (1927a), la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg (1927b) dans la *Géographie universelle*. Son cas est intéressant car il est l'un des artisans actifs de l'institutionnalisation de cette géographie nouvelle et il contribue à la mise au point de pratiques collectives de terrain. On le sait, sa thèse sur la Picardie (Demangeon, 1905a) a été considérée comme un modèle, un prototype, de monographie régionale (Zimmermann, 1906). On peut se demander si la fonction de modèle, ne se bornant pas à sa thèse, concernerait aussi, au moins en partie, sa pratique de terrain. Peut-on estimer qu'il a inauguré un nouveau genre de pratique scientifique ?
- 6 Nous voudrions nous interroger sur son rapport au terrain : comment fait-il du terrain ou quelle est pour lui la "méthode" de terrain ? En quelles circonstances, en quelles occasions, en vue de quoi, Albert Demangeon entreprend-il excursions et voyages ? Quels outils théoriques sont éventuellement mobilisés ?
- 7 Après avoir examiné les sources qui nous permettent de connaître son expérience de terrain, nous voudrions étudier les conditions dans lesquelles il y mène ses recherches. Enfin nous verrons que celui-ci est également un lieu d'échange et d'institutionnalisation

de la discipline : il s'agit d'une part de débattre avec ses collègues de ses résultats de recherche ou de ses interprétations du terrain et, d'autre part, d'enseigner sa pratique aux étudiants.

Comment connaître une expérience de terrain ?

- 8 Les témoignages sont rares. Cependant, après certains voyages, Albert Demangeon prononce des conférences à Lille et à Rouen, à l'invitation des Sociétés de géographie locales qui reprennent son texte dans leurs bulletins (Demangeon, 1909a, 1910a, 1911a). S'exprimant parfois à la première personne du singulier (fait rare), il fait, par exemple, partager à son auditoire les sensations fortes qu'il a éprouvées face à la solitude des Highlands. Mais ces articles sont peu nombreux et Albert Demangeon n'y dévoile qu'une faible part de ses activités dans la région. Par ailleurs, il n'y a pas de compte rendu écrit ni lorsqu'il se déplace pour ses recherches, ni lorsqu'il dirige ou participe à une excursion, à l'exception des excursions interuniversitaires annuelles réalisées à partir de 1905 (Wolff, 2001). Et encore, ces comptes rendus publiés dans les *Annales de géographie* décrivent le parcours en montrant son intérêt, analysent les paysages découverts par les excursionnistes, mais renseignent peu sur les pratiques *in situ*.
- 9 Les sources écrites imprimées peuvent-elles nous faire connaître cette expérience ? À l'instar de beaucoup d'autres géographes de sa génération, ses travaux scientifiques ne débutent jamais par un exposé sur la méthode utilisée ; Albert Demangeon reprend à son compte, mais généralement sans le signaler, les principes vidaliens - dont l'importance d'un travail de terrain - et ne dit rien de son expérience personnelle. On peut savoir où il est allé par des photographies, nombreuses dans sa thèse sur la Picardie, dans certains articles, par exemple ceux sur le Limousin, ainsi que dans les volumes de la *Géographie universelle*. Il les publie certes pour étayer sa démonstration, voire pour illustrer son travail, mais aussi pour montrer qu'il est allé sur place.
- 10 Ses descriptions laissent souvent penser qu'il a vu les lieux dont il parle. Il commence ainsi sa première monographie publiée dans les *Annales de géographie* : "Lorsque, de la flèche de la cathédrale de Fribourg en Brisgau, on regarde vers le Nord-Ouest, l'oeil s'arrête sur une masse sombre qui lui masque la vue de la vallée du Rhin : c'est le Kaiserstuhl" (Demangeon, 1902). Au début de *La Picardie*, le lecteur présage qu'il a scruté le paysage de la fenêtre du train : "Lorsqu'on a dépassé la ceinture forestière qui forme vers le nord comme le front de la région parisienne, on pénètre dans cette grande plaine de culture, et, jusqu'au pays noir de Béthune, de Lens, de Douai et de Valenciennes, les regards se perdent dans sa continuité monotone" (Demangeon, 1905a). Il utilise souvent le pronom indéfini "on", où il semble se désigner comme l'observateur. Mais ce "on" peut être aussi, à la manière de Vidal de la Blache dans le *Tableau de la géographie de la France* (1903a), "un pronom passeur, de celui qui écrit vers celui qui lit" (Tissier, 2000). Nous pouvons faire la même remarque pour ses descriptions de la Belgique ; ainsi décrit-il, avec force notations concrètes, les abords de cette ville belge, voisine de Lille : "Aux approches de Courtrai, on aperçoit dans les eaux louches de la rivière les lourdes masses du lin qui rouit, comme autant de radeaux immergés ; sur les rives, tout l'espace est couvert par la multitude des bottes de lin rangées qui finissent de sécher." Et, comme s'il l'accompagnait dans son déplacement, l'auteur fait pénétrer le lecteur dans les paysages de l'Ardenne : "Quand on vient du dehors en suivant une vallée, l'Ardenne donne l'impression d'un pays de montagne. (...) Toutes les rivières en sortent par des couloirs sinueux et sauvages, où

les eaux se divisent, en bouillonnant, entre les blocs qui jonchent le lit. La masse des bois enveloppe tout de silence et d'ombre ; c'est seulement quand on débouche sur les plateaux que l'horizon se découvre. On voit alors s'étendre de vastes surfaces monotones, faites d'ondulations tranquilles et de larges dépressions sans pente."

- 11 Passons aux notes manuscrites, aux formes immédiates, qui restent souvent privées, dans le secret de la fabrique de l'oeuvre, précieuses, quand elles ont été conservées. Ainsi Albert Demangeon note sur des carnets ses impressions personnelles ainsi que les renseignements qu'il recueille. Mais, hormis quelques dessins à la Bibliothèque Mazarine, ces carnets n'ont pas été retrouvés, contrairement à ceux de Vidal de la Blache (Loi *et al.*, 1988) et aux carnets de dessins d'Emmanuel de Martonne. Il prend aussi des photographies et achète des cartes postales. Certaines ont été conservées mais ces collections ne sont pas encore inventoriées : une situation très différente de celle de Jean Brunhes (Musée Albert Kahn, 1993).
- 12 Cela dit, il existe des archives sur Albert Demangeon : le fonds Demangeon-Perpillou de la Bibliothèque Mazarine³ à Paris est constitué de livres, d'extraits d'articles, de boîtes de papiers et de dossiers divers dont nous avons réalisé l'inventaire⁴. Elles renferment, d'une part, les lettres reçues par Albert Demangeon entre 1904 et 1917 et, d'autre part, ses notes de travail : il s'agit surtout de notes de lecture mais il y a parfois quelques feuilles écrites au crayon qui sont manifestement des notes prises sur place. Ainsi, dans un dossier sur la Flandre, on lit : "A l'Ouest de Menin, on est quelque temps dans la plaine de la Lys, plate, humide, quelques formes wallonnes. Mais de Gheluwe à Gheluveld, c'est la Flandre. 1° Pas de sol ; à peine l'argile affleure presque partout, mauvais sol. 2° Ondulations, paysage type flamand, têtes de ravins boisées. 3° Bouquets de bois typiques mélèzes récemment plantés. 4° Petites exploitations flamandes, mais petites exploitations ; travail à la bêche." Mais, bien qu'Albert Demangeon fasse plusieurs fois allusion à un carnet dans ses lettres, nous n'en avons pas trouvé trace.
- 13 Il y a enfin sa correspondance familiale. Lorsqu'il est en voyage, il écrit tous les jours à son épouse. Mais, loin de viser uniquement un partage de ses expériences et de ses curiosités de voyageur, elles ont une fonction interne, en permettant de fixer sa mémoire : ces lettres sont pour partie un journal de bord, voire un journal de recherches. Elles nous permettent aussi, plus prosaïquement, de connaître la nature des voyages et leur fréquence, de mesurer le temps passé sur place, de reconstituer, *grosso modo*, ses itinéraires. Ces voyages peuvent être classés en trois types :
 - voyages en vue de livres ou d'articles, effectués le plus souvent seul ; les principaux ont lieu avant 1914 en Picardie (pour sa thèse), dans le Limousin (résultats publiés dans plusieurs articles) et dans les Iles Britanniques ainsi qu'en Belgique et aux Pays-Bas en vue des ouvrages de la *Géographie universelle* ;
 - direction d'excursions ou participation à des excursions plus longues et dans des régions éloignées de son université, ce qui permet de rencontrer des collègues, ce qui est important à cette époque d'institutionnalisation de la discipline.
 - déplacements pour participer à des réunions et des congrès ou pour donner des cours ou des conférences ; il ne le fait qu'à partir des années vingt et modérément ; il en profite cependant très souvent pour faire des excursions.
- 14 Ces archives sont exceptionnelles, d'autant plus qu'elles sont peu nombreuses pour cette génération de géographes, même si, dans une correspondance familiale, on évoque quantité de problèmes de vie quotidienne (le temps qu'il fait...) qui n'apportent rien au chercheur sur le plan géographique.

Géographiser sur le terrain

Sur le vif : observer le paysage...

Pour une recherche, un contact approfondi

- 15 En 1901, Jules Sion, élève de l'Ecole normale supérieure et futur géographe, écrit depuis Arras où il est allé voir ses parents⁵ : "J'ai eu l'agréable surprise de recevoir la visite du caïman Demangeon qui vagabonde et géographise à travers toute la Picardie, de St-Quentin à St-Valery, du Bray au Boulonnais. J'ai pu lui faire goûter la douceur de mon Artois qu'il a apprécié au sortir de cette Picardie à la fois plus mouvementée et plus monotone." Utilisant l'argot normalien (caïman⁶) et des néologismes (géographiser), il décrit ainsi les gestes de prise de possession de sa région d'étude effectués par son aîné, ami et maître Albert Demangeon. Allant d'Est en Ouest, du Nord au Sud, d'un Saint à l'autre, d'une boutonnière à l'autre, celui-ci parcourt son terrain, son *Gebiet*, comme se disent entre eux les jeunes géographes ; il tente de le caractériser et de le délimiter (il y intégrera l'Artois *in fine*). Comme le dit Jules Sion, il géographise. Le plus souvent seul, il peut se livrer à une étude fouillée, s'astreindre à un travail de détail.
- 16 A propos de la Picardie, étudiée dans sa thèse, son temps est, malgré tout, compté : il lui faut être docteur pour pouvoir enseigner en université. On ignore presque tout de ses voyages dans la région pour l'élaboration de son livre (Demangeon, 1905a). Professeur en Picardie, au lycée de Saint-Quentin en 1896-1897 et 1897-1898, il a exploré les environs à bicyclette mais n'avait pas encore décidé de faire une thèse. Il est ensuite nommé au lycée de Reims puis à celui d'Amiens. La décision a dû être prise en 1900, quand il a eu la possibilité, à l'automne 1900, de devenir caïman à l'Ecole normale supérieure. Il travaille alors dans les bibliothèques ainsi que dans les dépôts d'archives, notamment aux Archives nationales ; mais il retourne en Picardie. Les photographies publiées dans sa thèse (toutes prises par Albert Demangeon) nous apportent quelques renseignements. Il y en a trente-quatre, soit en moyenne deux par chapitre. Si on remarque sa prédilection pour certaines régions (Bas-Champs, Vimeu...) ou pour certains thèmes (maisons rurales, villages...), l'absence de photographie dans telle région (Beauvaisis, la région de Saint-Quentin...) ne signifie pas une absence de visite puisqu'il a sûrement fait une sélection au moment de l'impression de l'ouvrage. Albert Demangeon n'est pas allé partout, mais la lecture de sa thèse nous montre qu'il a beaucoup sillonné la région !
- 17 Ses voyages en Limousin sont mieux connus. Comme il l'écrit à son épouse, "en Limousin, je suis guidé par mes propres recherches ; j'ai mon temps ; je vais où je veux." Débarrassé de sa thèse et ne travaillant pas dans le cadre d'une commande, il peut se livrer à une étude précise et échafauder des idées qui mûrissent lentement. Il s'y rend chaque année, à la fin du mois d'août ou au mois de septembre, entre 1906 et 1911 et y reste deux à quatre semaines. Il voyage ordinairement seul, mais il accepte parfois que certains étudiants l'accompagnent quelques jours. Ces voyages, qui se font presque entièrement à pied, sont fatigants en raison de la chaleur, de la longueur des étapes et parce qu'Albert Demangeon est chargé : appareil photographique, cartes topographiques et géologiques et carnets de notes (cf. Nouaillac, 1910).
- 18 Lors de son premier voyage, en 1906, il recherche les traits caractéristiques du Limousin en commençant par aller au centre de la région. Il est d'abord frappé par son uniformité

que, dans une lettre à son épouse, il attribue à la nature du sol : “granite, gneiss et micaschistes ont en gros la même composition ; ce sont des roches siliceuses, donnant des sols pauvres et imperméables.” Il décèle cependant rapidement des différences dans les genres de vie selon l’altitude.

- 19 Les itinéraires sont soigneusement préparés ; Albert Demangeon utilise les chemins mais traverse parfois des landes ou longe un cours d’eau. Il cherche à découvrir et à comprendre les paysages depuis les points élevés ; il fait ainsi en 1909 l’ascension du Puy Pendu, “le plus haut ou presque du Limousin [où] la vue est très étendue jusqu’aux monts d’Auvergne.” Comme il l’écrit à son épouse : “Les hauteurs sont mes observatoires.” Et il n’hésite pas à faire un détour, si nécessaire : “Demain, je dévie un peu mon itinéraire pour monter à un point coté 600 m. d’où je présume que j’aurai une vue superbe et explicative.” Il suit aussi les cours d’eau, par exemple la vallée de la Vienne près d’Eymoutiers, “véritables gorges dont l’explication me tracasse.” On retrouve ici deux postures face au terrain : d’une part des panoramas (comme sur une carte), d’autre part une vue au ras du sol, près des maisons, des champs et des habitants, ce qui permet de déceler les formes morphologiques de détail et les modes de vie.

Une observation dirigée ?

- 20 Quel rapport y a-t-il entre l’observation de terrain et la production géographique ? Dès le début du livre *La Picardie*, Albert Demangeon délimite soigneusement la région étudiée dans un chapitre intitulé “Excursions autour de la région de craie ; les limites d’une région géographique”. Les coupes géologiques incluses contribuent à caractériser la Picardie comme région de craie blanche. En Limousin, massif ancien, il observe attentivement les contacts avec les régions voisines. Ainsi, dès 1906, il se rend au Nord-Ouest du Limousin, à Chabanais, pour étudier le contact avec les Charentes voisines. Et en 1907, alors qu’il n’est encore qu’à Limoges, il écrit : “J’ai hâte d’être à St-Yrieix. Je vais étudier là le bord Sud-Ouest du Massif Central et son contact avec les plaines sédimentaires du bassin aquitain.” Et quelques jours après, il note : “Ma journée d’hier a été intéressante le matin : contact du Périgord et du Limousin ; en cinq minutes, j’ai vu le pays changer, passant des prés, des sources, des châtaigniers aux noyers, aux champs, à la vigne, aux figuiers.” En 1908, il s’intéresse aux régions de contact au nord, en 1909, à celles du Sud-Est. N’y a-t-il pas, pour la Picardie comme pour le Limousin le même type de démarche ? : rechercher les limites d’une région pour la distinguer des régions voisines (en parcourant sa périphérie) et dégager sa propre physionomie.
- 21 Qu’en est-il pour une recherche géomorphologique ? Si Albert Demangeon, dans le Limousin, étudie simultanément les paysages d’un point de vue physique et humain, il semble, lors de ses premiers voyages, privilégier la géographie physique, intrigué par les questions de géomorphologie. En septembre 1906, il écrit : “Au point de vue physique, je ne crois pas que les grands traits de la topographie s’expliquent par la tectonique ; le pays est archivé, rasé jusqu’aux racines ; on saisit difficilement les anciennes lignes du relief ; dès lors, ce qui détermine, ce me semble, les traits de la topographie, ce sont les accidents d’ordre secondaire, c’est-à-dire les fentes des roches dont j’essaie de relever les différentes orientations.” Chaque année, il poursuit méticuleusement ses recherches ; il dessine notamment sur des carnets. Il avance progressivement.
- 22 Le déclic se produit en septembre 1908 où, dans une lettre à son épouse, pour la première fois, il résume sa théorie en quelques lignes, ce qui lui permet de se la mettre en

mémoire : "L'ouest du Massif Central présente les preuves de trois cycles d'érosion : l'un, très ancien, dont les sommets du plateau de Millevaches et quelques autres points sont les témoins ; cycle impossible à dater. L'autre, le second, qui caractérise tout l'ensemble du pays, était très avancé à l'apogée des volcans d'Auvergne puisque le basalte repose sur ses alluvions. Le troisième, le cycle actuel, est caractérisé par les vallées actuelles très encaissées, c'est-à-dire qu'il est jeune." Son article, sobrement intitulé "Le relief du Limousin", paraît dans les *Annales de géographie* seize mois après son voyage (Demangeon, 1910b). Dans son texte, après avoir affirmé l'existence de deux anciens cycles d'érosion, il entreprend de convaincre le lecteur en le menant fictivement sur le terrain. En s'appuyant sur des photographies aux légendes détaillées, il fait un "tour" des hauts points d'observation des surfaces emboîtées ; il décrit la topographie et la végétation de chacune d'elles et conduit le lecteur dans les gorges de raccordement entre les cycles (Figure 1).

Figure 1. Répartition des formes topographiques dans le Limousin.

Source : Demangeon (1910b, p. 123)

- 23 On aimerait savoir plus précisément comment, en 1908, il a pu mettre en place cette interprétation, alors qu'il n'y voyait pas encore clair un an auparavant. On doit supposer que, loin d'observer *de visu* sans théorie, il connaît les articles de William Morris Davis dont il reprend largement les idées, notamment celle du cycle d'érosion. Il y a là un modèle interprétatif. En effet, à cette époque, les géographes français, contrairement aux géologues, reprennent les théories de William Morris Davis (Giusti, 2004). A partir de 1908, Albert Demangeon interprète les paysages au travers de sa théorie ; on le remarque dans les commentaires qu'il fait des photographies accompagnant son article. Lors de son voyage de 1909, il note : "[j'ai] observé des faits qui me confirment dans mes précédentes observations (existence de trois cycles d'érosion)." Et en 1910, au Pays de Galles, il écrit :

“J’ai eu le plaisir, dans cette région exempte d’influence glaciaire, d’appliquer et de vérifier mes recherches du Limousin.” Et pour l’Ardenne ? Il a une prédilection pour cette région qu’il sillonne trois fois, accompagné par des géologues (Abel Briquet, Henri Douxami) et des géographes physiiciens (Emmanuel de Martonne, Antoine Vacher) ; il y a aussi Léon Boutry, élève d’Albert Demangeon à l’ENS puis à Lille qui entreprend une thèse sur cette région restée inachevée (Boutry, 1920a et b) en raison de sa mort au combat en 1915. Mais nous ne pouvons rien affirmer à propos de sa démarche pour cette région.

- 24 Son interprétation est approuvée par le maître Davis (voir *infra*) et son article connaît un franc succès, en raison notamment de sa clarté. Les géographes qui travaillent ensuite sur cette région (Henri Baulig, Aimé Perpillou et bien d’autres) s’y réfèrent systématiquement : il devient un article fondateur (Désiré-Marchand, Klein, 1986 ; Wolff, 2005).

... et questionner paysans et instituteurs

- 25 Les problèmes posés par la recherche des relations entre les hommes et la nature ou les “genres de vie” (Vidal de la Blache, 1903b, 1911) sont de nature bien différente. Il n’y a pas de modèle, comme les théories de Davis en géographie physique.
- 26 En Picardie, Albert Demangeon discute avec les habitants des campagnes : les instituteurs, mais aussi les ouvriers, tels les serruriers du Vimeu que l’on voit dans un atelier sur une photographie (Photographie 1) et les paysans, n’hésitant pas à écrire : “Observez les cultivateurs et parlez-leur” (Demangeon, 1905a, p.357). Grâce aux informations collectées, il peut dresser des cartes originales, comme celle de la profondeur des puits (**Figure 2**). Et Raoul Blanchard note : “Je n’ai jamais oublié que mon ami Demangeon me disait en 1906 : ”Ce que je sais de meilleur sur la Picardie, ce sont les paysans qui me l’ont appris“” (Blanchard, 1938).

Photographie 1 : Un atelier de serruriers dans le Vimeu

Source : Demangeon (1905a, p. 298)

Figure 2. Carte de la profondeur des puits.

Fig. 13. — Profondeur des puits dans les villages des arrondissements de Doullens, d'Amiens, de Montdidier et dans le Nord-Ouest du département de l'Oise. Opposition entre le Santerre, région peu élevée, à vallées peu profondes et peu nombreuses, et la région plus accidentée d'entre Somme, Bresle, Thérain et Avre.

Source : Demangeon (1905a, p. 147)

- 27 Lors du premier voyage dans le Limousin, Albert Demangeon glane surtout des témoignages de manière relativement informelle. Il apprécie sans aucun doute ces rencontres avec les autochtones ; il écrit d'ailleurs à sa femme : "J'ai fait la rencontre ce matin de deux paysans avec qui j'ai taillé une longue bavette intéressante. C'est étonnant ce qu'il y a d'intelligence et de finesse chez ces braves gens." Ces contacts ont cependant leurs limites car, dans ces régions isolées, beaucoup de paysans ne parlent que des patois. Certes, il a progressivement des contacts avec les érudits de la région, mais ils sont peu nombreux...
- 28 Et surtout, ces rencontres informelles ne sauraient suffire pour arriver à une connaissance précise des genres de vie. Aussi, en Picardie comme dans le Limousin, il s'entretient avec les maîtres d'école en prenant des notes ; à plusieurs reprises, il fait une remarque sur la foi de renseignements, voire de documents donnés par des instituteurs (Demangeon, 1905a, p. 146, 176, 407...). Il faut dire qu'après avoir rédigé pendant cinq ans (1899-1904) des projets de cours et donné des indications de travail dans une revue à destination des instituteurs, *Le Volume*, il a acquis parmi eux une relative notoriété qui lui est fort utile. En Picardie, il utilise aussi les enquêtes et monographies communales qu'ils ont réalisées, y ayant facilement accès grâce au père de Jules Sion, directeur de l'Ecole normale d'Arras. Après son premier voyage en Limousin (1906), il élabore un questionnaire destiné essentiellement aux maîtres d'école (Demangeon, 1909b). Il n'a pas "inventé" la technique du questionnaire comme moyen d'enquête ; d'autres avaient été auparavant élaborés, tel celui d'Alfred de Foville (1894) sur l'habitat en France. Et nombre de géographes y ont recours, tel Raoul Blanchard (1913).
- 29 Dans ce questionnaire long et précis (une centaine de questions réparties en treize thèmes), il s'intéresse avant tout à la mise en valeur du milieu : les premières parties concernent les conditions de la vie rurale. La dernière porte essentiellement sur ce que l'on appellerait aujourd'hui "l'espace vécu". On demande ainsi aux gens : "Quel nom porte, dans le langage des gens du pays, la région où se trouve votre commune ?" ou "Quel est, selon vous, le sens du mot Limousin, l'étendue du pays ? Où cesse-t-il ?" ou encore "Où commence, où finit la Montagne ? Quels sont les caractères particuliers de la Montagne : cultures, climat, habitants, productions, etc. ?" Cela montre l'intérêt porté par les géographes de l'époque aux divisions géographiques et à leur définition à partir du sens commun (Ozouf-Marignier, Robic, 2008).
- 30 Albert Demangeon le diffuse aussi largement que possible en le faisant compléter au hasard de ses rencontres par des étudiants limousins, un camarade d'Ecole normale, un médecin... qui, à leur tour, le transmettent à leurs connaissances ; de plus, il est publié dans le journal *Le Limousin de Paris* en 1909. Mais surtout, il va dans les villages interroger les maîtres d'école. Ne pouvant prévenir de son arrivée, il trouble quelque peu le rythme de la vie quotidienne ou, plus ennuyeux, il ne trouve pas les intéressés. Mais, le plus souvent, il est bien accueilli ; ainsi, en 1910, il écrit à sa femme : "J'ai fait avec lui [un instituteur] une séance de trois heures pendant lesquelles j'ai noirci six pages de mon carnet. C'étaient aussi de braves gens avec qui j'eus plaisir à bavarder et qui m'ont offert du café."
- 31 Ainsi, malgré quelques mésaventures, il obtient, lors de ses voyages, nombre de renseignements grâce aux instituteurs. Il se sert largement de son travail d'enquête pour livrer en note des statistiques locales, par exemple sur le nombre, la répartition et la profession des émigrants de la Montagne limousine (Demangeon, 1911b), et surtout pour

présenter une carte où il dessine les limites de cette Montagne, “tracées [écrit-il dans une note infra paginale] après enquête sur les lieux” (Figure 3).

Figure 3. Limite de la Montagne limousine.

Source : Demangeon (1911b, p. 318-319)

Pour un ouvrage de synthèse, se borner à “un coup d’oeil vaste et de haut”

- 32 Dès l’élaboration du projet de *Géographie universelle* (1907-1908), Albert Demangeon se voit attribuer l’Europe du Nord-Ouest : Îles Britanniques, Belgique, Pays-Bas, Luxembourg. Il s’agit d’une commande, son temps est limité (il devait remettre son manuscrit à Vidal en 1914) et la superficie à étudier est vaste. S’il se rend souvent en Belgique en raison de sa proximité (il enseigne à l’Université de Lille jusqu’en 1911), les voyages dans les autres pays sont moins fréquents. Ainsi, il entreprend cinq voyages dans les Îles Britanniques pendant environ quinze jours tous les étés de 1908 à 1913, sauf en 1912, l’année de l’excursion transcontinentale en Amérique. Il s’intéresse d’abord à la périphérie : l’Écosse, qu’il parcourt avec Jacques Levainville en 1908, l’Irlande en 1909, puis le Pays de Galles en 1910. Il finit par le centre, l’Angleterre, en 1913. Notons également qu’il commence par parcourir les massifs anciens, objet d’un grand intérêt des géographes à cette époque (en Belgique, il a une prédilection pour les Ardennes), pour terminer par un bassin sédimentaire... Il prépare soigneusement ses voyages. Le parcours ne peut être que rapide et il le déplore vigoureusement. Dans une lettre écrite en Irlande à son épouse, il expose sa pratique et le sens du terrain : “Ici, je cherche à parcourir le plus de pays possible pour pénétrer les différents aspects de la nature et de la vie. (...) Malheureusement, je ne puis m’arrêter pour étudier à loisir quelques points : il me faudrait des mois pour cela. Ainsi, à

Dublin, à Bennettsbridge, j'ai pu voir certaines choses à mon aise ; mais, à ce train là, il faudrait trois mois ; je ne puis avoir la prétention de descendre dans les détails. Il me suffira d'avoir parcouru et regardé le pays pour y localiser les faits que j'apprendrai par ailleurs." Il ajoute être "talonné par la nécessité d'un coup d'oeil vaste et de haut." Il s'agit donc d'une pratique de terrain *a minima* : mieux vaut découvrir rapidement que pas du tout. Mais voir par soi-même est jugé indispensable et permet de mieux comprendre les lectures effectuées dans les bibliothèques parisiennes, même si cette vision est sommaire. Il s'agit en quelque sorte, d'une réassurance par rapport à un savoir livresque.

- 33 La Belgique apparaît comme un cas intermédiaire entre un vaste pays (Iles Britanniques) et une région française (Picardie ou Limousin). Voisine de la France, la Belgique est un Etat de relativement faible étendue ; de plus, une partie du pays est francophone. Il y effectue un travail de terrain plus important qu'en Grande-Bretagne (notamment en Wallonie), mais cependant moins fouillé que dans le cadre d'une monographie régionale en France. Ainsi, dans l'ensemble du livre *Belgique, Pays-Bas, Luxembourg*, 38 % des photographies présentes sont réalisées par l'auteur (16 % pour *Les Iles Britanniques*). Après la parution de l'ouvrage, les critiques sont impressionnés par son travail sur place. En livrant une analyse comparative, Giuseppe Caraci (1927) reprend en quelque sorte notre idée : "ce deuxième volume est encore plus réussi que le premier [sur les Iles Britanniques], peut-être à cause de la moindre étendue et moindre complexité des sujets abordés, peut-être aussi parce que l'auteur a sans doute utilisé une expérience plus directe et plus profonde." Les autres critiques, plus généralistes, sont dans la même veine. Comme le dit Charles Bihot (1927), "le savant professeur qui connaît notre pays pour l'avoir parcouru en tous sens en donne une image concrète, précise, étonnamment exacte." Et Lucien Febvre (1928) est dans le même registre : "Partout, on sent que la science acquise et l'érudition du géographe se trouvent vivifiées par une vision personnelle et directe des choses, par ce contact prolongé, et que rien ne remplace, avec les paysages, les villes et les hommes." Selon Paul Michotte (1927), grâce à ce contact *in situ*, "Mr Demangeon, mérite rare chez un étranger, a su comprendre l'originalité et la personnalité des pays qu'il était chargé de faire connaître."
- 34 Les photographies sélectionnées d'Albert Demangeon sont presque toujours prises à la campagne : vallées (en dehors des villes), landes, forêts, villages, fermes et habitations rurales, chaumières, costumes traditionnels, cultures... (Photographies 2 et 3) Les critiques soulignent leur qualité et leur talent évocateur ; ils remarquent qu'un grand nombre sont prises par l'auteur du livre. "L'illustration est remarquable" selon Louis Eisenmann (1927) ; les *Petermanns Geographische Mitteilungen* (Blink, 1928) soulignent leur "choix excellent", elles sont "belles" selon Lucien Febvre qui ajoute qu'elles "illustrent le texte de façon saisissante." Elles sont aussi "en grande partie oeuvre personnelle de l'auteur" (Eisenmann), ce sont "les propres clichés de l'auteur" (*Petermanns Geographische Mitteilungen*). La pratique du terrain devient ainsi une sorte de brevet de véracité. On lui sait gré d'être réaliste, de coller à la vérité du terrain : les critiques belges goûtent son exactitude et les autres savourent son observation directe.

Photographie 2. La vallée de la Meuse.

Source : Demangeon (1927b, p. 8)

Photographie 3. Attelage et voiture de paysans près de Wetteren, Flandre.

Source : Demangeon (1927b, p. 97)

La vérité sort-elle du terrain ?

- 35 Cela dit, il ne faudrait pas imaginer qu'Albert Demangeon découvre tout sur place. Pour mener à bien ses travaux, il consulte beaucoup d'ouvrages. Dans les archives conservées à la Bibliothèque Mazarine, il y a beaucoup plus de notes livresques que de notes de terrain. Dans sa thèse, il cite 592 références de livres et de périodiques. Ses collègues sont d'ailleurs frappés par l'ampleur de la bibliographie ; un critique remarque, non sans humour, que, superposés, ces 592 livres formeraient un monument écrit plus haut que ne l'est la cathédrale d'Amiens (Houbron, 1905). Mais surtout, il fouille beaucoup dans les archives ; ce travail est sans commune mesure avec celui des autres géographes du début

du vingtième siècle (avec quelques exceptions comme Jules Sion). D'ailleurs, sa thèse complémentaire (1905b) est un inventaire des "sources de la géographie de la France aux Archives nationales". Quelques années plus tard, il redit l'intérêt de l'utilisation des archives en géographie (1907).

- 36 La complémentarité des deux approches est éclatante dans sa thèse sous-titrée "Etude de géographie sur les plaines de craie du Nord de la France". Son observation directe lui permet de saisir le rôle de la craie et des habitants ; ses lectures l'éclairent sur l'histoire de cette relation entre le sol et les habitants. En conclusion de sa thèse, il peut ainsi affirmer que la plaine picarde est une "région géographique" associant une unité naturelle et l'action humaine. Mais, comme il le souligne d'entrée de jeu, cette région n'a jamais eu d'existence historique et administrative et n'a jamais été identifiée avant lui ; il en est donc, par sa pratique géographique, le découvreur. C'est d'ailleurs ce qu'il suggère dans la description et dans le tour d'horizon auquel il se livre en introduction. La pratique de terrain et celle de cabinet sont complémentaires pour le géographe... comme l'action des hommes et de la nature en Picardie.

S'expliquer sur le terrain et expliquer le terrain

Partager collégialement le regard

- 37 La pratique du terrain ne se réduit pas à une recherche individuelle. L'époque d'Albert Demangeon est aussi celle des expériences collectives de terrain sous la forme d'excursions. A l'initiative d'Emmanuel de Martonne et, sans doute, de Vidal de la Blache, les géographes mettent en place, à partir de 1905, des excursions interuniversitaires (Martonne, 1906). Enseignant alors à l'université de Rennes, Emmanuel de Martonne organise d'ailleurs la première, en Bretagne ; puis il y en a une chaque année - en général à la Pentecôte - dans une région différente. L'organisateur y présente soit la région de son université, soit son terrain de thèse (avec quelques exceptions...). Les étudiants avancés - deux ou trois par université - et leurs professeurs sont invités à y participer, les frais étant couverts par le ministère de l'Instruction publique et les universités. Ces excursions ont pour but de familiariser les géographes avec des régions éloignées de celles qu'ils connaissent. On institue ainsi une pratique collective de terrain qui vise aussi à donner un regard unifié, voire une interprétation commune (Robic, 2010). L'objectif est non seulement de rendre compte, mais de produire une science cumulée.
- 38 Les comptes rendus ne donnent malheureusement que peu de détails sur les activités des excursionnistes et sur les discours tenus (Robic, 1996 et 1997). Les comptes rendus insistent sur la légitimité et le sérieux de l'entreprise : "Pendant toutes ces pérégrinations, souvent assez rudes, rien n'a été sacrifié aux distractions ni à l'apparat." On note aussi "la discipline vraiment remarquable qui a régné dans cette caravane de jeunes gens, l'endurance soutenue par tous, l'attention vraiment soutenue prêtée aux démonstrations" et l'on précise que "le programme si fourni, fut suivi intégralement" (Martonne, 1906 ; Sion, 1906). Il s'agit d'inscrire ces excursions interuniversitaires dans la durée. Le premier compte rendu note que leur institution "peut être considérée comme fondée" et le second qu'elle "a fait ses preuves".
- 39 En 1908, il revient à Albert Demangeon de diriger la quatrième. Après réflexion, il se décide pour un programme alliant la géographie physique et la géographie humaine (contrairement à bien d'autres excursions à dominante physique) et se résout à laisser de

côté les Ardennes en choisissant un itinéraire relativement court en Flandre, dans le Boulonnais et sur le littoral picard ; il présente donc à la fois sa région d'exercice et son terrain de thèse. Il doit de plus régler tous les problèmes pratiques (logement, nourriture, transport, port des bagages...). Les participants se retrouvent le 4 juin à Lille et se séparent le 10 juin au Tréport. Le programme est dense et les journées longues : le départ en train se fait vers 5 heures du matin et le retour a lieu entre 18 et 20 heures. On marche beaucoup à pied (Figure 4), quoique moins que d'autres années. L'excursion réunit trente-cinq à quarante personnes. Ce moment important pour la communauté des géographes est un succès. Ainsi son collègue Emmanuel de Martonne lui écrit : "Ton excursion a été profondément réussie à tous égards". Et son élève Léon Boutry (1908) rappelle que "des acclamations saluèrent au départ l'infatigable directeur de la caravane" et signale l'intérêt didactique de "cette leçon suivie d'un bout à l'autre avec la plus grande attention." La dernière tâche de ce directeur est de rédiger un article pour les *Annales de géographie* ; mais il se contente de publier son programme, certes détaillé (Demangeon, 1908).

Figure 4. Itinéraire de la quatrième excursion interuniversitaire dirigée par Albert Demangeon en 1908.

Source : Excursion géographique interuniversitaire de 1908, Imprimerie LE BIGOT Frères, 25 rue Nicolas Leblanc, Lille (Archives départementales du Nord, 2 T 929).

Source : Wolff (2005, p. 308)

- 40 En 1911, Davis demande à Albert Demangeon de lui présenter le résultat de ses recherches sur le relief du Limousin au cours d'un "pèlerinage" qu'il entreprend en Europe, une grande excursion allant de l'Irlande à l'Italie par la France destinée à confronter les regards des uns et des autres (Davis, 1912). C'est un grand honneur qu'Albert Demangeon accepte. Il retrouve Davis et ses compagnons à Brive le 30 août, rejoints par d'autres géographes français, tel Lucien Gallois ; ils sont une douzaine au total. Il doit s'occuper de tout : itinéraire, mais aussi logement, nourriture... (Photographie 4). Le premier jour, ils

montent au Puy de Grandmont, le second, au Puy de Pauliac, près d'Aubazine et le troisième au Puy Pendu, au-dessus de Meymac. Les discussions ont lieu sur ces sommets avec l'appui des cartes topographiques, géologiques et de jumelles. Selon Davis, tous les participants sont d'accord avec la théorie cyclique d'Albert Demangeon pour expliquer la formation du relief du Limousin, même s'il y a des discussions sur le nombre de cycles, certains en ayant reconnu plus que d'autres.

Photographie 4. Excursion près de Brive en septembre 1911. Demangeon est entre Davis (costume clair) et Gallois.

Source : Beckinsale (1973)

- 41 Le nombre souvent élevé de participants nuit cependant à la qualité de la transmission du savoir et rend difficile la discussion collective. Albert Demangeon s'en plaint en 1908 dans une lettre à son épouse : "Ce n'est pas une charge ordinaire que de traîner ainsi trente-cinq personnes, que de parler en plein air de manière à être entendu, de les attendre, de les relancer, de les grouper. Décidément, nous sommes trop nombreux." Il semble préférer les excursions informelles qu'il entreprend avec ses collègues après sa nomination à la Sorbonne en 1911. Le 20 avril 1912, il fait ainsi avec Lucien Gallois et Emmanuel de Martonne "une excursion du côté de Conflans". Ou il retrouve aussi ses collègues de Lille quand ils viennent en région parisienne, tel Abel Briquet avec qui il se promène un dimanche dans les environs de Chevreuse, en novembre 1913. Et, même pendant la guerre, il fait le 8 juillet 1917 avec Lucien Gallois une excursion entre Limours et Dourdan. L'apprentissage du terrain, qui se fait sciemment et explicitement au début des années 1900, est désormais incorporé et fait partie du métier de géographe.

Apprendre à voir en géographe.

- 42 En fait, il existe une période d'apprentissage collectif entre étudiants qui apprennent la discipline géographique. Cet apprentissage passe par des pratiques d'enseignement, y compris sur le terrain. Comme ses collègues universitaires, Albert Demangeon entreprend donc de nombreuses excursions avec ses étudiants. Le but est pédagogique ; il s'agit de leur apprendre à découvrir, à voir. L'étude du terrain fait explicitement partie de leur formation. Il croit profondément en l'intérêt des excursions et ne cesse de les défendre. Il en organise trois pendant l'année 1906-1907 (une dans les Monts de Flandre, une dans la vallée de la Deûle et une dans les environs d'Arras) et cinq en 1910-1911, dont deux de deux jours. Les journées sont bien remplies comme il le rappelle ici : "Je pars [demain] à six heures et rentre à huit heures du soir." Il ne peut pas se permettre d'organiser des excursions lointaines. Mais il est bien conscient que la géographie physique (et la géologie) du plat pays n'est pas très facile à appréhender pour des apprentis : "Il faut avoir une réelle conviction et beaucoup de bonne volonté pour trouver quelque renseignement géographique dans ces parages au relief lilliputien. Le sous-sol affleure rarement ; des champs labourés, des bois, des prairies, un manteau continu le recouvrent partout ; heureusement, j'ai pu le saisir quelquefois par le bout de l'oreille. Et puis, en compensant cette absence d'accidents par une plus grande longueur du trajet, on finit tout de même par observer des nuances et des détails intéressants."
- 43 Les excursions sont également des occasions d'échanges entre les étudiants et leur professeur ; la qualité et la cordialité de ces échanges s'explique en partie par la proximité que confère le terrain. Ceci apparaît également pour l'excursion organisée à la fin de l'année dans le cadre de son séminaire à l'ENS à partir des années vingt. Aussi, les étudiants gardent un souvenir ému de ces excursions, notamment ceux qui, devenus soldats pendant la guerre de 1914-1918, combattent parfois sur le même "terrain" que celui qu'ils ont arpenté en temps de paix. Ainsi, en octobre 1914, Gaston Gravier écrit : "Nous nous battons en ce moment en Gohelle, dans un pays où nous fîmes avec vous il y a six ans, l'une de nos meilleures excursions." Et l'émotion de Léon Boutry est bien perceptible dans cette lettre : "Comment ne pas penser à vous - et ne pas songer à vous écrire - quand, de la tranchée où j'habite depuis quelques jours, je contemple une région que nous avons jadis, les étudiants de Lille et moi, parcourue sous votre direction ? Rappelez-vous une excursion géographique où nous fîmes arrêt à une chapelle plus célèbre encore aujourd'hui qu'à ce moment là, et au terme de laquelle nous allâmes saluer Sion et sa famille. Hélas ! quels changements depuis." Et Georges Chabot, ancien étudiant parisien, dans une lettre rédigée en 1915, utilise des métaphores géographiques dans sa réflexion sur le temps : "Mes années d'étudiant, de normalien, si proches et si vivantes, me semblent aujourd'hui appartenir à un autre plan, à un "cycle" antérieur, pour user d'expressions géographiques ; et la guerre fut bien la plus terrible des érosions."

Conclusion

- 44 En matière de terrain, Albert Demangeon n'est pas à proprement parler un novateur, mais il est représentatif d'une nouvelle génération de géographes qui en prônent un usage intensif dans la pratique de la discipline en train de s'institutionnaliser et de se professionnaliser. Cette pratique varie selon l'échelle et le genre d'écrit. A l'échelle

nationale, et pour un ouvrage de synthèse (en l'occurrence la *Géographie universelle*), elle se limite à “un coup d'oeil vaste et de haut” (Iles Britanniques, Pays-Bas) ; pour la Belgique, le coup d'oeil se précise, notamment en Wallonie. En revanche, dans un contexte de recherche à l'échelle locale ou régionale, Albert Demangeon met en place, avec les autres géographes, une méthode alliant le travail minutieux de terrain, l'élaboration intellectuelle par l'étude d'une bibliographie abondante ainsi que des archives et, éventuellement, le test d'usage d'un modèle interprétatif. En outre, ils instaurent dans “le métier de géographe” un rapport personnel au terrain, mais aussi une confrontation collective, avec une validation par le groupe des collègues. En ces moments de fondation de la discipline, les géographes apprennent à voir ensemble.

- 45 Après la parution de *La Picardie*, Albert Demangeon est complimenté pour sa méthode. Ainsi, Vidal de la Blache écrit : “D'un bout à l'autre, le lecteur se sent guidé par une méthode sûre et précise” (Vidal de la Blache, 1905). Des géographes plus novices, comme le capitaine Levainville, ainsi que des étudiants, désirent accompagner Albert Demangeon dans ses voyages ; l'un d'entre eux écrit : “En vous regardant faire, je me familiariserai avec votre méthode.” Mais a-t-il vraiment une méthode de terrain ? N'y a-t-il pas une superposition terrain-méthode ? Sans doute, l'intégration des données de terrain relève de ce que Vidal et d'autres appellent la “méthode” sans que, au moins pour la géographie humaine, des manières de voir, des types d'itinéraires ou une grille de lecture y soient clairement associés. Cependant, la problématique régionale, qui définit au même moment en France l'identité scientifique de la géographie, se retrouve dans une pratique de terrain : arpenter, sillonner la région pour en avoir une image d'ensemble puis rechercher ses limites et parcourir sa périphérie. Enfin, historiquement, le sens des termes évolue, qu'il s'agisse du terrain ou de la méthode. Ainsi, pour *La Picardie*, André Thibault (1972) a du mal à la retrouver et parle de “méthode plus pragmatique que raisonnée”. Méthode est le maître mot de l'interrogation épistémologique des années 1970, alors qu'aujourd'hui, c'est la notion de terrain, plus ou moins explicitée, qui sous-tend de nombreuses recherches historiographiques et épistémologiques⁷.
- 46 Y a-t-il une spécificité d'Albert Demangeon dans cette “école” du terrain ? Il est peut-être moins sensible aux ambiances : lumières, sons et odeurs, que Vidal de la Blache et moins “visuel” qu'Emmanuel de Martonne (il dessine moins que lui) ou que Jean Brunhes, quoique photographe et grand utilisateur de photographies. En cette période inaugurale de la discipline, il participe à l'élaboration et à l'explicitation des gestes du métier qui caractériseront les géographes pendant des décennies, sans qu'il soit ensuite jugé utile d'en rappeler les fondements (Orain, 2009). En géographie régionale et humaine, s'appuyant sur un réseau d'instituteurs, il enquête à partir de questionnaires qu'il élabore ; son réseau et sa notoriété lui permettront, dans les années trente, de diriger de grandes enquêtes à l'échelle nationale.

BIBLIOGRAPHIE

- ARDAILLON E. (1901), "Les principes de la géographie moderne", *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, pp. 269-290.
- BESSE J.-M. (2009), *Le goût du monde. Exercices de paysage*, Arles, Actes Sud, 228 p.
- BIHOT Ch. (1927), "Chronique bibliographique", *Bulletin de la Société de géographie d'Anvers*, 47, pp. 348-352.
- BLANCHARD R. (1913), "Questionnaire d'enquêtes géographiques en montagne", *Recueil des travaux de l'Institut de géographie alpine*, 1, 1913, pp. 85-90.
- BLANCHARD R. (1961), *Ma jeunesse sous l'aile de Péguy*, Paris, Fayard.
- BLANCHARD R. (1963), *Je découvre l'Université*. Douai, Lille, Grenoble, Paris, Fayard.
- BLINK H. (1928), "Geographischer Literaturbericht : Besprechungen", *Petermanns Geographische Mitteilungen*, p. 370.
- BOUTRY L. (1908), "La quatrième excursion interuniversitaire", *La Géographie*, 18, pp. 107-110.
- BOUTRY L. (1920a), "La population de l'Ardenne", *Annales de géographie*, 29, pp. 199-210.
- BOUTRY L. (1920b), "La forêt d'Ardenne", *Annales de géographie*, 29, pp. 261-279.
- CALBERAC Y. (2007), "Terrain d'affrontement : la relecture d'une controverse scientifique (1902-1922)", *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, 4, pp. 429-436.
- CALBERAC Y. (2009), "Pérennité et invariants dans la construction des savoirs géographiques. Construction, transmission et adaptation d'un habitus du terrain dans la géographie française", in TABEAUD M. (dir.). *Le changement en environnement. Les faits, les représentations, les enjeux*, Paris, Publications de la Sorbonne, pp. 93-107.
- CALBERAC Y. (2010), *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XXe siècle*, Thèse, Université de Lyon 2, 392 p.
- CARACI G. (1927), "Bibliografia", *Bolettino della Reale Società Geografica Italiana*, 11-12, pp. 718-720.
- DAVIS W. M. (1912), "A geographical pilgrimage from Ireland to Italy", *Annals of the Association of American Geographers*, 2, pp. 73-100.
- DEMANGEON A. (1902), "Contribution à la géographie du Kaiserstuhl en Brisgau", *Annales de géographie*, 11, 56, pp. 144-152.
- DEMANGEON A. (1905a), *La Picardie et les régions voisines*. Artois, Cambrésis, Beauvaisis, Paris, Armand Colin.
- DEMANGEON A. (1905b) *Les sources de la géographie de la France aux Archives nationales*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, Librairie Georges Bellais.
- DEMANGEON A. (1907), "Les recherches géographiques dans les archives", *Annales de géographie*, 16, pp. 193-203.
- DEMANGEON A. (1908), "Quatrième excursion interuniversitaire", *Annales de géographie*, 17, pp. 351-354.

- DEMANGEON A. (1909a), "Dans les Highlands d'Ecosse. Voyage de Glasgow à Edimbourg par l'île de Skye", *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, 1909, pp. 129-144.
- DEMANGEON A. (1910a), "Impressions d'Irlande", *Bulletin de la Société normande de géographie*, pp. 118-132 (réédition, *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, 1911, pp. 37-51).
- DEMANGEON A. (1910b), "Le relief du Limousin", *Annales de géographie*, 104, p. 120-149.
- DEMANGEON A. (1911a), "Dans la montagne limousine", *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, 56, pp. 272-288.
- DEMANGEON A. (1911b), "La Montagne dans le Limousin. Etude de géographie humaine", *Annales de géographie*, pp. 316-337.
- DEMANGEON A. (1927a), *Les Iles Britanniques*, Paris, Armand Colin.
- DEMANGEON A. (1927b), *Belgique, Pays-Bas, Luxembourg*, Paris, Armand Colin.
- DESIRE-MARCHAND J., KLEIN C. (1986), "Le relief du Limousin. Les avatars d'un géomorphotype", *Noréis*, 33, pp. 23-49.
- EISENMANN L. (1927), "Comptes rendus critiques", *Revue historique*, 156, 52^{ème} année, pp. 385-386.
- FEBVRE L. (1928), "L'école géographique française et son effort de synthèse", *Revue de synthèse historique*, pp. 27-41.
- FOVILLE Alfred de (dir., 1894), *Enquête sur les conditions de l'habitation en France*, Ministère de l'Instruction publique, des Beaux-arts et des Cultes, Comité des travaux historiques et scientifiques, Section des sciences économiques et sociales, Paris, Ernest Leroux, 381 p.
- GIUSTI Ch. (2004), "Géologues et géographes français face à la théorie davisienne (1896-1909) : retour sur 'l'intrusion' de la géomorphologie dans la géographie", *Géomorphologie*, 3, pp. 241-254.
- HOUBRON G. (1905), "Bibliographie", *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, pp. 326-327.
- LOI D., ROBIC M.-C., TISSIER J.-L. (1988), "Les carnets de Vidal de la Blache, esquisses du Tableau", *Bulletin de l'Association de géographes français*, pp. 297-311.
- MARTONNE E. de (1906), "La première excursion géographique interuniversitaire", *Annales de géographie*, pp. 70-71.
- MICHOTTE P. (1927), "Europe, généralités", 37^{ème} *Bibliographie géographique*, p. 151.
- Musée Albert Kahn (1993), *Jean Brunhes. Autour du monde, regards d'un géographe/regards de la géographie*, Boulogne (92).
- NOUAILLAC J. (1910), "Le relief du Limousin", *Lemouzi littéraire, artistique, historique et traditionniste*, pp. 193-197.
- ORAIN O. (2009), *De plain-pied dans le monde. Ecriture et réalisme dans la géographie française au XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 428 p.
- OZOUF-MARIGNIER M.-V., ROBIC M.-C. (2008), Préface de la réédition de GALLOIS L. (1908), *Régions naturelles et noms de pays. Etude sur la région parisienne*, Paris, CTHS.
- PINCHEMEL P., TISSIER J.-L. (1979), *Jean Dresch, un géographe des déserts et des hommes*, vidéogramme, Saint-Cloud, Ecole normale supérieure.
- ROBIC M.-C. (1996), "Interroger le paysage ? L'enquête de terrain, sa signification dans la géographie humaine moderne (1900-1950)", in BLANCKAERT C. (dir.), *Le terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, L'Harmattan.

ROBIC M.-C. (1997), "L'excursion du géographe (sur l'Ecole française de géographie)", *Conférence*, pp. 211-227.

ROBIC M.-C. (2009), "L'ici et l'ailleurs ou l'univers en tout sens ? L'invention du géographe de plein vent", *Symposium international de la pensée géographique, "Langages et visions du paysage et du territoire"*, Miraflores de la Sierra, Madrid, 5-8 février 2009 (Actes à paraître).

ROBIC M.-C. (2010), "L'ici et l'ailleurs. L'invention du géographe de plein vent", in ORTEGA CANTERO Nicolas, GARCIA ALVAREZ Jacobo, MOLLA RUIZ-GOMEZ M. (dir.), *Lenguajes y visiones del paisaje y del territorio. Langages et visions du paysage et du territoire. Languages and visions of landscape and territory*, Universidad Carlos III de Madrid, UAM Ediciones, Asociacion de Geografos Espanoles, Grupe de trabajo de Historia del Pensamiento Geografico, pp. 277-288.

SION J. (1906), "La seconde excursion géographique interuniversitaire", *Annales de géographie*, 15, pp. 376-379.

SURUN I. (2006), "Les sociétés géographiques, fin XVIII^e-milieu XIX^e siècle : quelle institutionnalisation pour quelle géographie ? ", in BLAIS H., LESAGE I. (dir.), *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, Paris, L'Harmattan, pp. 113-130.

THIBAUT A. (1972), "La thèse sur la Picardie d'Albert Demangeon en 1972", *Etudes de la Région parisienne*, pp. 1-8.

TISSIER J.-L. (2000), "Le voyage, filigrane du *Tableau de la géographie de la France* ?", in ROBIC M.-C. (dir.), *Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de la Blache. Dans le labyrinthe des formes*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, pp. 20-31.

VIDAL DE LA BLACHE P. (1903a), *Tableau de la géographie de la France*, Paris, Hachette.

VIDAL DE LA BLACHE P. (1903b), "Les fondements de la géographie humaine. Ses rapports avec la géographie de la vie", *Revue de synthèse historique*, 7, pp. 219-240.

VIDAL DE LA BLACHE P. (1905), "La plaine picarde", *Annales de géographie*, 14, pp. 265-270.

VIDAL DE LA BLACHE P. (1911), "Les genres de vie dans la géographie humaine", *Annales de géographie*, 112, pp. 193-212 et pp. 289-304.

WOLFF D. (2001), "A travers les correspondances : l'envers ou l'enfer de l'excursion...", in BAUDELLE G., OZOUF-MARIGNIER M.-V., ROBIC M.-C. (dir.), *Géographes en pratiques (1870-1945). Le terrain, le livre, la Cité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Chapitre 22, pp. 329-342.

WOLFF D. (2005), *Albert Demangeon (1872-1940). De l'école communale à la chaire en Sorbonne, l'itinéraire d'un géographe moderne*, Thèse, Université de Paris I.

ZIMMERMANN M. (1906), "La Picardie et les régions voisines", *Bulletin de la Société de géographie de Lyon et de la région lyonnaise*, 21, 1^{er} trimestre, n° 132, pp. 3-30.

NOTES

1. L'expression "géographie moderne", maintes fois employée par les élèves de Vidal de la Blache, est préférable à celle de "géographie vidalienne" qui recouvre trop de différences de générations et de façons de faire.

2. Lettre de Jules SION à Albert DEMANGEON, Bibliothèque Mazarine, Fonds Demangeon-Perpillou. Par la suite, nous ne mentionnerons pas les références à ce fonds.

3. La consultation des oeuvres imprimées du fonds est libre, mais soumise à autorisation pour les archives (renseignements à la Bibliothèque Mazarine).
4. Nous avons réalisé un inventaire (partiel) de ces archives qui doit être prochainement mis en ligne : <http://www.calames.abes.fr>
5. Lettre de Jules SION à Henri WALLON datée du 15 octobre 1901, Archives nationales, Papiers Henri WALLON, AP/360/2.
6. En argot normalien, un caïman est un maître-surveillant ; c'est un ancien élève de l'ENS, agrégé, qui aide les élèves de l'Ecole, notamment dans la préparation de l'agrégation ; par ailleurs, il dispose de temps pour avancer sa thèse.
7. La question du terrain a récemment fait l'objet et de plusieurs numéros spéciaux de revues : *Bulletin de l'Association des Géographes Français* (2006), *L'Information géographique* (2010) et *Annales de géographie* (2012). Voir aussi la thèse de Yann Calbérac (2010).

RÉSUMÉS

Alors que les géographes des générations précédentes étaient des tenants de la géographie historique qui était aussi (et exclusivement) une géographie de cabinet, Paul Vidal de la Blache et ses élèves prônent une recherche sur le terrain. On peut cependant s'interroger sur les modalités et la signification de ce terrain si souvent invoqué. C'est ce qu'on tente de faire à propos d'Albert Demangeon, essentiellement à partir d'archives.

Après une présentation des sources, on étudie sa pratique individuelle de terrain selon la taille de la région étudiée, ses projets de recherche et le genre d'écrit visé... Considérés par l'auteur et par ses lecteurs comme la condition d'une recherche géographique valide, ses modes d'investigation des lieux (parcours et objets de curiosité) se conforment à son principal objectif : identifier et circonscrire des physionomies régionales. En géographie physique, on note l'emploi d'un modèle interprétatif et, en géographie humaine, l'importance des questionnaires comme moyens d'enquête. Le terrain est également une pratique partagée : il s'agit, d'une part, de transmettre aux collègues et de discuter *in situ* des résultats de recherches - lors des excursions interuniversitaires notamment - et, d'autre part, d'"enseigner le terrain" aux étudiants.

While geographers of previous generations were specialists of historical geography, which is (exclusively) geography carried out from the study, Paul Vidal de la Blache and his followers were ardent promoters of fieldwork geography. One can reflect, however, on the meaning and modalities of this fieldwork approach so often invoked. This is what is attempted in this article that focuses on the geographer Albert Demangeon, relying on archival sources.

Following a presentation of the archival sources used in this account, Demangeon's individual practice is discussed, considering the size of the region under scrutiny, but also the geographer's projects and the kind of research output aimed at... Regarded by him and his readers as the condition of validity of a piece of geographical work, the way he studies places (itineraries and objects of interest) conforms to his main objective: identifying and delineating regional physionomies. Are especially singled out: concerning physical geography, a certain interpretative model; concerning human geography, the importance of questionnaires as guidelines for research. Fieldwork is also a shared practice: it is at the same time about transmitting results to fellow geographers and about discussing them *in situ* - especially during interuniversity fieldtrips -, but also about "teaching the field" to students.

INDEX

Mots-clés : Albert Demangeon, Ecole française de géographie, terrain, excursion, enquêtes, questionnaires, pédagogie

Keywords : French school of geography, field, field trips, surveys, teaching methods

AUTEUR

DENIS WOLFF

UMR 8504 Géographie-Cités, Equipe EHGO, 56dwolff75@orange.fr